

Alexandra Roux

Maître de conférences en Philosophie à l'Université de Poitiers

(compte-rendu Jeanne Szpirglas)

L'intervention porte sur la façon dont Schelling aborde le christianisme dans les années 1830-1850 qui sont aussi les dernières années de sa vie.

I- philosophie positive et philosophie de la religion

A) caractérisation générale de la philosophie positive

Schelling divise sa philosophie en philosophie négative et philosophie positive. Est négatif ce qui est purement rationnel et comme tel nécessaire. Est positif ce qui relève de la liberté et par voie de conséquence ce dont le contraire est parfaitement possible. Les objets de la philosophie positive sont posés non par la raison mais par la liberté. C'est également ce qui émane d'une volonté expresse. Or le philosophe a pour tâche de s'occuper de ce qui est contingent. La philosophie négative est un pur rationalisme, la philosophie positive un empirisme. Les deux s'articulent car il faut que la raison comprenne les objets de l'expérience, et non seulement les comprendre mais aussi les devancer en les envisageant comme possibles. Mais pour que la raison se rende accueillante aux données empiriques, il faut en premier lieu qu'elle s'efface devant une *instance*, laquelle excède les pouvoirs de la raison. Cette instance n'est pas une essence ou un étant ; elle est l'existence pure, l'existence éternelle. Elle n'est pas Dieu comme l'essence qui existe de toute éternité, mais l'étant nécessaire ou l'existence nue qui ne fait pas l'objet d'une preuve et devance la liberté de Dieu. Cette instance s'impose comme purement nécessaire. C'est le prius qui constitue le premier terme positif de la philosophie positive.

Cette instance a pour seconde caractéristique de se tenir hors et au-delà de l'expérience sans en dériver. Le prius est antérieur à tout concept, y compris au sien propre. Il est l'existence qui absorbe en elle-même toute essence, l'être sans le concept ; imprévisible qui n'offre aucune prise à la pensée ; acte pur en référence à la pensée pure qui se pense elle-même chez Aristote. La philosophie s'incline devant un inconcevable qui fait taire la raison, la réduit au mutisme. L'extase de la raison n'est pas ravissement. Elle est prise de vertige, privée de tout sol. Comment rejoindre Dieu lui-même, comment aller du *quod* absolu vers le *quid* absolu ? Or l'abîme qui les sépare n'est pas infranchissable. En effet, cette transcendance qui devance Dieu lui-même peut devenir immanente. Elle peut venir à son concept en Dieu. La raison s'incline, cela signifie qu'elle se retient mais pour se remettre au travail ensuite, pour reprendre la main. Elle se redresse et demande « *quid est ?* ». Schelling emploie les expressions de Surêtre et de Seigneur de l'Être. La venue au concept engage l'existence du monde et n'est possible qu'en accueillant l'empirie, l'effectivité. Ce passage de l'existence pure dans l'effectivité que nous connaissons est contingent, et c'est cela qui prouve l'existence de Dieu, et sa liberté d'aller ou non à l'Être.

L'argument ontologique est ici renouvelé : ce n'est pas le prius lui-même qui doit être prouvé mais sa conséquence et elle doit l'être par le fait. Avec elle est prouvée la divinité de ce prius. On aura ainsi montré la paternité divine de l'existence du monde. La philosophie positive nous fait connaître Dieu *a posteriori*, par le fait même qu'il y a un monde. Et l'existence du monde prouve que l'existence absolue est celle d'un être libre absolument. On prouve donc par le fait le pouvoir qui règne au-dessus de l'Être, le Surêtre. On possède dès lors un savoir empirique ou positif de Dieu qui s'ajoute au savoir rationnel de la philosophie négative. Et la démonstration de l'existence de Dieu ne dépend plus de la raison seule. La raison doit puiser dans l'expérience l'attestation du fait que cette existence absolue est celle de Dieu et que cette existence a été voulue, assumée, prise en charge par Dieu. Plutôt que de conclure du concept de Dieu à son existence, il s'agit de mesurer l'abîme qui les sépare ; et c'est en partant de l'existence absolue que l'on pourra ensuite se plonger dans l'expérience qui témoigne de Dieu et de son existence. L'empirie est donc la médiation entre ces deux pôles que sont l'existence absolue et l'essence absolue.

B) la religion et sa philosophie

Schelling propose une philosophie de la révélation au sens le plus large du terme. Il s'agit de prouver que Dieu s'est révélé en créant un monde et réciproquement que la création est sa révélation. Schelling ne retient pas tous les faits comme également signifiants. Est religieux ce qui engage un rapport entre la conscience humaine et le Dieu effectif qui se révèle. Intervient ici la théorie des puissances qui explique l'émergence des phénomènes de la nature. Schelling emprunte à Eschenmayer ces puissances (Potenz) graduées. Les puissances sont au nombre de 3, elles sont puissance au sens aristotéliens puisque non nécessairement activées.

1) La puissance sujet est décisive. Aucun processus ne saurait commencer sans que cette première puissance soit activée. Elle est une puissance ambivalente par excellence, celle du pur sujet, originel en tant que soubassement mais aussi pouvoir pur au service d'autre chose qu'elle c'est-à-dire de l'objectivité. Elle est faite pour s'effacer devant ce qui doit advenir mais elle tend d'elle-même à l'objectivité. Dès lors qu'elle est activée, elle cherche à être pour elle-même. Son ambivalence consiste précisément dans cette tendance à passer de la puissance à l'acte alors qu'elle doit rester puissance ou, en d'autres termes, à prendre place dans l'objectivité dont elle doit en réalité servir de support. Son destin est d'être refoulée. Ces deux aspects s'unissent synthétiquement : refoulée elle sera soubassement mais elle n'est refoulée que parce qu'elle est sortie d'elle-même.

2) L'acte de la deuxième puissance suit et constitue une réaction à l'acte de la première puissance. C'est donc du point de vue logique que son action est seconde. La seconde puissance est essentiellement réactive : délogée de la place qui lui revient, elle s'efforce de rétablir l'équilibre qui a été affecté. Elle représente une résistance à la première puissance qui ne se laisse pas vaincre et qu'il rend à sa vocation de soubassement. Sa tendance à l'objectivité doit être épuisée.

3) La troisième puissance n'a pas les limites des deux précédentes. Elle n'est ni pouvoir pur ni purement étant ; en elle, le pouvoir et l'être se concilient sous la forme d'un pouvoir étant. Elle est la puissance sujet/objet. Elle est ce qui doit être. Tout l'effort de cette troisième puissance est au service de la seconde.

L'attestation passe par l'homme qui opère du sein de la nature son dépassement. Il est ce qui en livre la vérité. La troisième puissance, c'est donc l'esprit manifesté c'est-à-dire l'homme, cette créature en laquelle Dieu trouve son Sabbat. Schelling fait ici l'histoire du rapport que l'homme entretient avec Dieu. L'homme n'est pas resté ce qu'il était une fois le processus créateur achevé. Quand l'histoire commence, la conscience devient religieuse. La philosophie de la religion n'est pas une ramification de la philosophie, elle est consubstantielle à la philosophie positive. C'est par la philosophie positive que nous entrons pour la première fois dans l'histoire de la religion et des religions dont elle est la première à identifier le contenu véritable : la relation réelle de la conscience à Dieu. Le fait de cette relation n'est pas reçu de la simple raison. Aucune philosophie de la religion n'est opérante avant la philosophie positive. Toutefois la philosophie positive ne se confond pas avec la religion. Elle n'a pas la religion comme source, ne la présuppose pas ni ne dépend de quelque religion que ce soit. Certes, le christianisme en tant qu'on le rencontre dans l'expérience, figure son contenu. Mais il n'est pas sa source et ne possède comme tel aucune autorité. On ne peut donc dire que la philosophie de Schelling soit chrétienne ni religieuse.

La première puissance est cause occasionnelle (Malebranche), la deuxième est cause efficiente, la troisième est cause finale.

II- les conditions anhistoriques de la Révélation

La révélation renvoie à un passé immémorial, hors de l'histoire et dont aucune donnée de l'expérience n'atteste. Elle repose sur un double présupposé.

1) la tri-unité : la Trinité est une doctrine fondamentale dans le christianisme mais elle n'y a pas nécessairement sa source. La tri-unité émerge en Dieu avant le christianisme et avant même l'existence du monde. Elle est en ce sens condition du christianisme. Les trois puissances divines impliquent la possibilité de leur exclusion réciproque. Dieu émerge pour lui-même, se saisit tel qu'il est dès qu'il voit dans la première puissance la possibilité d'un monde, autrement dit dès qu'il se voit créateur.

2) Caractère médiateur : Dieu active la première puissance et peut tout commencer c'est pourquoi il est le Père. Il est la puissance qui engendre le Fils et lui délègue sa puissance. La

seconde puissance, engendrée, devient le Fils par lequel Dieu peut ce qu'il peut. Et cet engendrement le libère. Le Fils obtient de la première qu'elle retourne à la puissance et ainsi il rend possible la création. C'est par ce truchement du Fils que Dieu crée un monde. La création du monde est un processus proprement théogonique.

Le monothéisme ou théisme originaire est au fondement de toute religion dans la conscience humaine. Il caractérise la conscience humaine. L'humanité est d'abord indifférenciée. La pluralité des peuples, leur division est posée dans la mythologie. Schelling cherche la conscience religieuse comme telle dans une humanité originaire. Toutefois il récuse l'idée d'une religion naturelle. Avant le commencement de la conscience religieuse, il y a bien un rapport à Dieu mais qui n'est pas conscient. Il s'agit davantage d'une fusion que d'une objectivation. Donc l'homme ne connaît pas son Dieu et le monothéisme déjà présent n'est pas conscient. Si la religion est essentielle au sens elle est co-naturelle à la conscience, elle est aussi relative, admettant toute forme de religion. « Dieu est Un » ne signifie pas le monothéisme mais l'unicité de Dieu comme Être sans égal. Cet état du religieux marque l'esprit d'une forme de nostalgie confuse.

III- Le fondement historique de la Révélation

Puis se produit une crise spirituelle, sorte d'équivalent de la Chute qui fait déchoir l'homme de sa religion originelle. L'homme s'extrait de son rapport premier à Dieu par un processus que la conscience ne maîtrise pas et qui n'est pas voulu par Dieu. La conscience s'arroge le pouvoir d'activer la première puissance. Elle déchaîne les puissances contre la volonté de Dieu, pose le monde hors de lui. Mais cette crise n'est pas seulement négative. Elle participe de l'histoire de la conscience, appelée à reconnaître l'unicité de Dieu sous le rapport de sa divinité (unique *en tant que Dieu*) et non plus simplement de son être (unique *en tant qu'être*). D'où la nécessité du polythéisme, où le Dieu est vécu consciemment comme multiple avant de pouvoir l'être comme unique. Le polythéisme constitue, au cours du processus qui voit la crise se dénouer, une médiation entre le monothéisme confus de l'origine et le monothéisme parvenu à la conscience de lui-même. Pourquoi est-ce un passage obligé ?

Les mythes nous racontent l'histoire des dieux et en ce sens Révélation et mythologie reposent sur les mêmes principes. La différence ne tient pas au contenu mais à la forme c'est-à-dire à la manière dont les puissances s'ordonnent entre elles. La mythologie est donc bien une religion. Mais de la mythologie à la Révélation, il y a une relation de fondement à fondé avec cette différence que la mythologie est posée naturellement tandis que la Révélation est posée divinement. Elles reposent donc sur les mêmes principes mais non sur la même source.

Dans le polythéisme, la première puissance sort de son lieu sans que Dieu l'ait voulu. Les dieux existent dans la conscience en tant que représentations mais toutes les religions païennes sont en réalité précédées d'un tout premier monothéisme. L'histoire des dieux est l'histoire de la victoire de la seconde puissance sur la première.

Comment passe-t-on de la mythologie à la Révélation ?

La religion grecque est le dernier moment de la mythologie et elle se présente à la conscience humaine comme un moment glorieux. Les dieux grecs sont beaux mais ils sont la trace d'une gloire fallacieuse, la conscience grecque le sait. La deuxième puissance se défait de sa splendeur païenne, ou de sa fausse indépendance ou extériorité : elle abandonne sa forme divine ou son état de puissance « cosmique » indépendante de la première puissance.

Cette histoire de la conscience religieuse forme la philosophie de l'histoire. La philosophie négative se met à l'écoute de l'expérience, prépare le scénario de tous les possibles mais l'expérience les excède toujours.